

10
JEAN-MICHEL RENAULTOUR

**LES
DELICES
DE
CAPOUE**

ROMAN



ÉDITIONS DU SCORPION

LES
DÉLICES DE CAPOUE

16° 42
20911

IMPR. PARIS. 57.02980

QUELQUES ŒUVRES DU MEME AUTEUR :

- L'Enfant chaste*, roman (Albin Michel).
La Revanche des Muses, roman (Albin Michel).
L'Escadrille amoureuse, roman (Albin Michel), d'où fut tiré le film : « L'Escadrille de la Chance » (avec André Luguet).
Délos ou l'île flottante, roman (Bernard Grasset).
Les Débris du Bonheur, roman (Mercure Universel), Grand Prix National de Littérature 1923.
Le Traître, roman (Mercure Universel).
Prisonnier du Ciel, roman (Baudinière).
L'Enlèvement, roman (Baudinière).
Les Compagnons du Héros, roman (Baudinière).
Le Séducteur, roman (La Tour du Guet).
L'Argentier du Roy, roman (La Tour du Guet).
 Couronné par l'Académie Française 1954.
Le Comte de Toulouse, roman (Baudinière).
Le Rendez-vous d'Afrique, roman (Le Scorpion).
L'Amour au Moyen-Age, récits (Baudinière).
Brelan de Dames, récits (Ed. Self).
Les Fils d'Icare, récits (Nouvelles Editions Latines).
Les Raisons du Cœur, récits (Ed. Marcel Gasnier).
Le Passé qui tue, récits (Le Parthénon).
Riche comme Crésus, récits (Le Scorpion).
Jours d'aventures, récits (Debresse). Préface de Pierre Benoit, de l'Académie Française.
La Muse et les Ailes, poèmes (Sansot). Mention de l'Académie Française 1917.
Les Olympiques, poèmes (Sansot).
La Mort du Feu, poèmes (Jouve).
Cheveux au Vent, poèmes (Jouve).
La Galerie des Rois, poèmes (Desquand).
Les Destins Légendaires, poèmes (La Tour du Guet).
Poésie de l'Histoire, poèmes (La Tour du Guet).
Nocturnes, poèmes (La Tour du Guet).
Récréations, poèmes (Baudinière).
Les Bucoliques, de Virgile, traduction nouvelle en vers français (La Tour du Guet).
Le Rêve et l'Action, poèmes (La Tour du Guet).
Etudes Latines, traduction en vers, d'après Catulle, Martial, Stace et Propertius (Lemerre). Couronné par l'Académie Française 1951.
Nouvelles Etudes Latines, traductions (Lemerre).
Vive le Sport! essais (Nouvelles Editions Latines), d'où fut tiré le film (avec Bach).
Où va le cinéma français? enquête (Baudinière).
Notre Marine (Baudinière). Préface d'Edouard Herriot, de l'Académie Française.
Le Grand Duché (La Tour du Guet).
Mes Coups de Griffes, essais (La Griffes).
Les deux Amériques (Nouvelles Editions Latines).
Feu tournant, essais (Nouvelles Editions Latines).
La Mémoire fidèle, souvenirs (Nouvelles Editions Latines).
Commerce d'Idees, essais (Nouvelles Editions Latines).
Le Soleil Levant, pièce en un acte, représentée au Théâtre National de l'Odéon.
Les Filles du Soleil, pièce en trois actes, représentée au Théâtre du Palais de Chaillot.
La Duchesse en Sabots, pièce en quatre actes, représentée au Théâtre National de l'Odéon.
Passions tropicales, pièce en quatre actes, jouée à la Radio Nationale.
Mademoiselle Tarzan, pièce en trois actes, jouée à la Radio Nationale.
Les trois Femmes du Roy, pièce en trois actes en vers.
Robert le Pieux, pièce en cinq actes.
L'Amour ne se commande pas, pièce en trois actes.
Gil Blas de Santillane, d'après Lesage. Pièce en cinq actes, représentée au Théâtre National de l'Odéon. Etc...

JEAN-MICHEL RENAÏTOUR

LES
DÉLICES
DE
CAPOUE

ROMAN



LES ÉDITIONS DU SCORPION
JEAN D'HALLUIN, Éditeur - 1, Rue Lobineau, PARIS-6^e

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET
OUVRAGE DIX EXEMPLAIRES
DE LUXE SUR ALFA-MOUSSE
DES PAPETERIES NAVARRE
NUMÉROTÉS DE 1 A 10

*Copyright by Jean-Michel RENAITOUR
Paris 1957
Tous droits réservés pour tous pays
y compris l'U.R.S.S.*

LES PROPOS DE M. MENALQUE

Tous les jours, après le déjeuner, il venait s'asseoir dans ce café du Quartier-Latin. On l'appelait M. Ménalque. Il était bien connu des étudiants, qui le saluaient dans la rue, et même venaient souvent s'asseoir à sa table. Était-ce pour profiter de sa conversation, qui s'avérait bénéfique, — ou simplement pour faire régler par lui leurs consommations? Peu importe. Il ne détestait pas d'avoir autour de lui un auditoire pour bavarder, et, au cours de ces bavardages, aborder les grandes questions qui lui étaient familières et exposer ses vues sur les problèmes de l'heure. Bien que la politique le passionnât, il parlait plus volontiers de littérature ou de philosophie, complétant ainsi les cours que ses auditeurs étaient censés suivre à la Faculté. Et

l'on sentait en lui, à la fois le vieil étudiant, qui n'avait jamais pu renoncer dans son âge mûr à ce quartier de sa jeunesse lointaine, et le vieux professeur, qui avait conservé de son métier le goût d'enseigner ce qu'il savait. Il avait l'esprit didactique, et cela écartait de lui certains jeunes gens qui préféraient aller courir les filles dans les bals des environs. « On n'est pas sorti de classe pour écouter encore des leçons », disaient ceux-ci. Mais d'autres, plus sérieux (ou moins coureurs), prenaient plaisir à converser avec M. Ménalque (dont les propos savants se mettaient à la portée de tous) et même discutaient avec lui ; car il ne détestait pas qu'on lui posât des questions sur ses exposés, ou même qu'on lui présentât des objections à ses thèses. « Du choc des idées jaillit la lumière », a dit quelqu'un. De la contradiction jaillissent les arguments qui convainquent, aurait déclaré volontiers notre causeur.

D'aucuns s'étonnaient parfois de voir cet homme aux cheveux grisonnants qu'entouraient toujours des adolescents. Certains avaient même suggéré un jour qu'il devait avoir de mauvaises mœurs. Mais ceux qui s'exprimaient de la sorte, étaient ceux qui ne fréquentaient pas sa table, soit qu'ils dédaignassent de s'instruire, soit qu'il ne les eût point invités. C'était par jalousie qu'alors on le dénigrait ; car ceux qui le connaissaient mieux ne manquaient pas de le défendre en déclarant que M. Ménalque était marié — puisqu'il portait une alliance à la main gauche — et qu'il était au-dessus de tout soupçon, ne se passionnant que pour les choses abstraites : les commentaires des vieux auteurs, les exemples tirés de l'Histoire, les vocations et les idées. Il aimait demander aux garçons et aux filles : « Que comptez-vous faire, plus tard, dans la vie ? » Il aimait les orienter vers les professions libérales, à

condition que cela leur convînt. Et, s'il ne se cachait pas de se plaire en compagnie des jeunes, c'est, disait-il, parce que les vieilles gens deviennent vite égoïstes, ne savent plus parler que de leurs déboires ou de leurs maladies, tandis que les nouvelles générations représentent l'avenir du pays. « La France, affirmait-il, sera ce que vous la ferez ». Il ajoutait en conclusion que lui-même resterait jeune de cœur et d'esprit tant que ceux qui avaient dix-huit ans ne le traiteraient pas de vieille baderne. Et, comme sa mémoire était riche de textes classiques, il citait ces deux vers que Victor Hugo place dans la bouche de la Reine, de « Ruy Blas » :

*Je crois que la vieillesse arrive par les yeux
Et qu'on vieillit plus vite à voir toujours des
[vieux.*

Il avait raison, M. Ménalque. Ce qui est grave, c'est la cassure entre les générations. Les guerres en accentuent

l'importance ; celle de 1939 l'a prouvé. Après la conflagration de 1914, il y eut chez nous beaucoup de ruines matérielles : des régions entières avaient été dévastées, des villes entières avaient été détruites, un million cinq cent mille soldats français étaient tombés sur les champs de bataille. Mais en 1919 la vie reprit assez rapidement son cours normal et la Nation son équilibre. Tandis que la deuxième secousse qui ébranla le pays, celle de 1939, comporte des conséquences plus graves, tout en laissant beaucoup moins de dégâts matériels : car la défaite ayant été rapide, dès le début de l'action, il y eut moins de combats meurtriers ; l'occupation, pour douloureuse qu'elle fut, ne causa que des ruines légères (pas une maison ne fut détruite à Paris, par exemple) ; et s'il y eut plus de prisonniers à plaindre, il y eut moins de cadavres à ramasser. En revanche, les ruines morales furent infiniment plus

considérables. On ne crut plus en notre destin avec autant de ferveur. L'amour de la Patrie s'ébrécha. Les conscrits ne pensèrent plus qu'à éviter le service militaire. Les doctrines pacifistes accentuèrent leurs ravages chez des êtres mal préparés pour les comprendre. Il aurait fallu expliquer aux débutants de la Vie que l'on peut souhaiter la paix sans cesser de chérir son terroir. Il aurait fallu commenter pour eux la grande pensée de Jaurès qui déclarait : « Je veux aimer mon Pays sans que cela m'oblige à haïr les Pays voisins ». Il aurait fallu que les maîtres d'école ne fussent pas trop acquis à des doctrines internationales qui, mal comprises, sacrifient la France à des Peuples plus habiles dans leur propagande. Tout cela, M. Ménalque en était persuadé. Et il s'efforçait d'en persuader son petit auditoire quotidien. Sans doute il éprouvait quelque joie lorsqu'il constatait qu'il exerçait une heu-

reuse influence sur ces cerveaux novices. Mais il estimait aussi qu'il accomplissait ainsi un devoir, qu'il poursuivait et couronnait ainsi sa carrière de pédagogue.

Et puis il avait le souci de connaître les aspirations de ceux auxquels nous transmettons le flambeau. Il n'admettait pas sans réserves formelles l'affirmation courante de ces anciens qui déclarent : « La jeunesse d'aujourd'hui ne vaut pas celle de notre époque ! » C'est lorsqu'on est devenu sénile qu'on raisonne ainsi, disait-il. La jeunesse d'à-présent est certes fort différente de celles qui la précédèrent. Mais elle n'est peut-être pas plus mauvaise pour cela. Elle est autre chose, voilà tout. Avant de la condamner, il faudrait d'abord la mieux comprendre, et, pour ceci, la mieux connaître. Et puis, en admettant qu'elle ne possède pas toutes les qualités que l'on souhaiterait, raison de plus pour redresser son comportement. Et

puis ne croit-on pas que, si elle est moins parfaite que nous ne fûmes (en admettant que naguère nous l'ayons été), on pourrait lui trouver des excuses ? N'oublions pas que ceux qui aujourd'hui approchent de leur majorité, ont grandi pendant la guerre, en une période où bien souvent le père était mobilisé, où l'instituteur se trouvait derrière les barbelés de l'autre côté du Rhin : ils n'ont peut-être pas reçu alors toute l'instruction et toute l'éducation qui furent notre apanage. Ils ont poussé comme une herbe folle, et c'est miracle qu'ils ne soient pas pires qu'ils ne sont. Car, au fond, ils possèdent des vertus solides, sous des apparences trompeuses de désinvolture, d'insouciance ou même de paresse. Ils n'ont plus d'idéal ? C'est sans doute qu'on ne leur en a pas enseigné. Comme influences, ils n'ont subi, la plupart du temps, que celle du cinéma : et les films américains, qui ont envahi nos

écrans, ne leur apportent pas toujours des leçons bien salutaires. « Je n'apprécie guère, exposait M. Ménalque, certaines théories récentes de l'acte gratuit ». Il voulait signifier par là que, dans ces scénarios d'outre-Atlantique, on joue un peu trop facilement du revolver, on cherche un peu trop la bagarre. Il songeait probablement à ces curieux phénomènes qui eurent lieu dans certaines contrées pourtant réputées paisibles, comme la Suède, où l'on vit récemment des manifestations d'étudiants se dérouler avec violence au centre des villes (à Stockholm, en particulier), au cours desquelles des vitrines furent brisées, des tramways incendiés, des coups de feu tirés qui firent des victimes ; et cela, sans qu'un but précis ait pu être donné par les manifestants. Point ne s'agissait de revendiquer des augmentations de salaires, ni des directives différentes en politiques ; mais simplement d'affirmer le désir

d'action de la Jeunesse!... Ne croyez-vous pas que ces émeutes insolites, inutiles et redoutables, trouvaient leur cause dans ces romans de Hollywood, où l'on voit des garçons se battre au couteau sans raison, se jeter sans raison dans le vide au volant de leur voiture, simplement pour prouver qu'ils sont des hommes? « Il est d'autres moyens, et plus normaux, d'affirmer sa virilité! » penserez-vous avec M. Ménalque. Et, sachant l'attrait d'un sexe sur l'autre, M. Ménalque s'attachait aussi à démontrer aux jeunes filles le rôle qu'elles pourraient utilement jouer auprès des garçons en leur évitant de perdre leur temps et de risquer leur vie pour des motifs secondaires et souvent puérils. « Les Américains, déclarait-il, jouissent d'un progrès industriel plus poussé que nous. Mais notre Civilisation, plus ancienne que la leur, possède des racines et des traditions plus profondes. Ils sont un

peuple de grands enfants ; nous devrions rester un peuple de grands hommes ».

*
**

Tels étaient les propos de M. Ménalque, ceux qu'il tenait à ses interlocuteurs et ceux qu'il se tenait à lui-même ; car, il faut bien l'avouer, quelquefois une déception l'attendait de leur part, susceptible de le faire douter qu'ils fussent aussi studieux et sérieux qu'ils l'eût désiré. C'est que tous, autour de lui, n'étaient pas exactement des étudiants. La plupart, sans doute, avaient pris des inscriptions dans les Facultés, ou même auraient dû suivre les cours des lycées. Mais ce qu'ils préféraient dans leurs classes, c'était la récréation. Et même ils prolongeaient tellement celle-ci, dès le début de l'année scolaire, qu'ils en arrivaient vite à « sécher le bahut », comme ils disaient, — cette expression ne signifiant pas autre chose

que ce que le début du siècle appelait poétiquement « l'école buissonnière ». Ils ne poursuivaient leurs études que sur le papier. Leurs parents, s'ils avaient donné l'argent du trimestre, en seraient pour leurs frais. Ils s'intéressaient aux caves de St-Germain-des-Prés, aux danses nouvelles, aux filles faciles, plus qu'aux déclinaisons latines ou au carré de l'hypoténuse. Quand ils avouaient à M. Ménalque, s'étonnant de leur présence au café à l'heure du travail, qu'ils ne voulaient plus aller écouter leurs professeurs, celui-ci fronçait les sourcils. Il essayait de leur faire de la morale. Mais, sentant que c'était en vain, il leur demandait :

— Que deviez-vous apprendre aujourd'hui ?

Et lorsqu'ils lui répondaient :

— Les Guerres de l'Empire...

ou encore :

— L'inspiration nationale chez Virgile...

M. Ménéalque s'arrangeait pour orienter la conversation sur Napoléon, ou sur la fondation de la Rome antique, afin de suppléer dans une certaine mesure à la défaillance de leur bonne volonté.

Il faut ajouter qu'à côté de ces élèves peu assidus on trouvait aussi, autour de M. Ménéalque, des gamins de seize à vingt ans qui n'étaient pas inscrits dans les grandes Ecoles : des petits gars du quartier, apprentis en rupture d'atelier, livreurs en chômage ; et des fillettes, plus ou moins surveillées par leur famille (et plutôt moins que plus), que travaillait déjà leur puberté récente, et qui venaient se frotter aux garçons de ce coin. En sorte qu'il s'était formé, dans ce café, une espèce de bande, où bientôt vint régner un curieux esprit de dévergondage — ce qui ne serait rien, — mais aussi de pillage. Tous ces écoliers paresseux, tous ces saute-ruisseau en état d'oisiveté, il

leur fallait vivre, manger, régler le loyer de leur chambre. Ils ne pouvaient pas toujours compter sur la générosité de M. Ménéalque, lequel, bien qu'assez peu fortuné, payait largement ce qui se consommait à sa table, même quand avec le bock on avait commandé le sandwich qui, pour beaucoup, tiendrait lieu de déjeuner. Afin de se procurer le nécessaire, tous les moyens leur étaient devenus bons. Et il courait des bruits inquiétants (qui n'étaient point parvenus aux oreilles de M. Ménéalque) selon lesquels quelques-uns d'entre eux préparaient parfois, et accomplissaient, de véritables effractions nocturnes dans des boutiques ou des appartements vides. Le lendemain, ceux qui avaient fait le coup venaient partager le butin et le bénéfice avec tous les autres. Une des filles, un soir, avait littéralement « entôlé » un bourgeois cossu... Ah! si M. Ménéalque avait appris ces choses! Mais non : perdu

dans son rêve, désirant voir son siècle avec l'optimisme d'un homme qui ne souffre pas de l'estomac, heureux de sentir qu'il intéressait par ses propos un jeune auditoire qui buvait ses paroles, il continuait, imperturbablement, à tenir ses assises en ce lieu public, où ni les verres cassés sur le comptoir (« Faites chauffer la colle ! ») ni les refrains de l'appareil à sous appelé tourne-disques, ne venaient troubler la sérénité de ses divagations.

Pourtant, il lui arrivait de s'étonner de l'ignorance qu'il découvrait chez ses petits auditeurs :

— On ne vous apprend donc pas l'Histoire et la Géographie, dans votre Université? leur demandait-il alors.

Un jour, par exemple, il les questionna sur l'enseigne du Café où ils se réunissaient autour de lui. Sur la glace des vitres, on lisait « **Aux Délices de Capoue** ». Comment expliquer que

cette Brasserie portait ce titre, sinon par le fait que son propriétaire initial avait dû être Italien de naissance et originaire de cette ville de la Campanie? En tout cas, M. Ménéalque trouva dans cette occurrence l'occasion de leur poser ce qu'ils appelaient une « colle ».

— Lequel d'entre vous pourra me dire à quoi fait allusion cette enseigne? Qu'ils lèvent la main, ceux ou celles qui savent ce que signifie cette expression : « Les Délices de Capoue »?

Personne ne leva la main. Personne ne répondit. M. Ménéalque en parut à la fois scandalisé et contrit.

— Vraiment, déclara-t-il, vous êtes tous des cancre !

Mais comme les reproches lui semblaient moins utiles que l'étude, il décida de combler aussitôt cette lacune de leur instruction.

— Cette expression se rapporte aux guerres puniques, c'est-à-dire à celles

qui opposèrent, dans l'Antiquité, Rome et Carthage, commença-t-il. Nous sommes au deuxième siècle avant Jésus-Christ. (Mais comme on ne prévoyait pas alors la venue prochaine du Christ, on datait les années à partir de la fondation de Rome, et nous sommes alors en 537). Annibal, — vous avez, je l'espère, entendu parler d'Annibal ? — venait de pénétrer en Italie, avec une armée nombreuse. Ils étaient cent mille, ses soldats, lorsqu'ils s'étaient embarqués à Carthagène. Ils n'étaient déjà plus que trente-cinq mille lorsqu'ils eurent franchi les Pyrénées, les Alpes et les Apennins. Mais le Chef avait battu Scipion sur les bords du lac Trasimène et Sempronius, l'autre Consul envoyé contre lui, à la Trébie. En traversant les marais de Clusium, il avait perdu un œil et presque tous ses éléphants. Il ne lui en restait plus qu'un, sur lequel il était monté. (Rappelez-vous le sonnet de Hérédia :

« *Le Chef borgne debout sur l'éléphant Gétule.* ») Enfin, il gagna la bataille de Cannes, où il défit les généraux Varron et Paul-Emile. La route de Rome était ouverte à son armée...

Mais, pour marcher sur Rome, il lui fallait traverser l'Apulie, le Samnium et la Campanie. Et, dans cette dernière province, passer par la ville de Capoue. Or c'est là que l'attendaient des tentations qui allaient le détourner de son vaste dessein.

A l'âge de neuf ans, à la mort de son père, Annibal avait fait un serment solennel : il s'était voué à la destruction de la puissance romaine. Elu général à vingt-six ans, il avait commencé de mettre à exécution son grand projet. Et voilà qu'à trente-six ans il allait l'oublier ?

C'est que Capoue est une ville construite dans un site enchanteur. C'est qu'elle offre un séjour délicieux. Et, pour des soldats fatigués, fatigués de